

1ER NOVEMBRE

Aujourd'hui, c'est décidé, je pars à l'aventure ! J'ai fait mon préavis de départ et appelé Emmaüs pour qu'ils viennent chercher mes affaires. Je prends trois slips, cinq chaussettes (oui, cinq, mon nom n'est pas Einstein), deux vieux pulls troués, presque dégoûtants et un pantalon, pas trop dégueulasse, lui, en plus des affaires que je porte sur moi.

Je mets tout dans un vieux et grand sac cabas et c'est parti ! Tout de suite, sur le champ, dans la seconde où j'empoigne le sac et claque la porte. Je descends la rampe d'escalier sur les fesses, pour rigoler, à chaque étage. Mon immeuble en comporte trois. C'est marrant, jusqu'à l'arrêt complet du manège au rez-de-chaussée, où l'espèce de boule au départ écrase les miennes, dans un cri tordant à réveiller les morts d'ici et d'ailleurs. D'au-delà, en tout cas. Je descends de la rampe, me tiens l'entrejambe en étouffant un râle de douleur puis sors de l'immeuble.

J'habite tout au nord de la ville, je descends donc jusqu'au centre, au centre-ville, en fait, pour prendre le bus de ville avec la monnaie que j'avais en poche. Direction : la gare, à l'ancienne commune qui a fusionné dans les années 1960 avec la ville principale. J'aime bien cet arrêt de la SNCF. Il est calme, jamais personne ne vient me déranger, même pas un contrôleur ou un chef de gare pour se plaindre de ma personne ou du fait que je fume deux ou

trois clopes sur le quai en attendant le train, que je prenais tous les vendredi. Surtout que là, je n'ai même pas de billet. Par contre, je laisse un joli cadeau dans la cuvette des toilettes des femmes, puisque celles des hommes est cadenassée, je ne sais pourquoi.

Enfin, je m'apprête à m'en aller.

Seulement, cette fois, c'est pour partir loin d'ici, prendre l'air pur de je ne sais où, comme je le disais, partir à l'aventure. Je n'ai plus un rond pour payer mon titre de transport, mais je décide quand même de prendre le premier train. Il part pour Reims – Gare Champagne TGV. De là-bas, j'aviserais.

J'entre dans la voiture de tête, et m'installe avec mon téléphone en charge sur un lot de quatre places, mon cabas dans la longue étagère au-dessus de ma tête. J'envoie des SMS à tout le monde, qu'on ne me cherche pas. Je suis très loin, je vais très bien, juste avec le besoin de faire un tour, des vacances pour quelques jours. Deux semaines peut-être. Un mois, qui sait ? Une heure de trajet m'attend, environ. J'ai le temps de faire un somme.

À peine ai-je le temps de fermer les yeux qu'une envie de pisser me prend au bas ventre ! Je débranche mon bazar, et cours aussi vite que je le peux dans les toilettes à quelques mètres.

J'oublie de fermer le verrou. Je ne vous décris pas la scène quand la porte s'ouvre dans un léger virage, mais je suis soulagé, les mains humides parce qu'il n'y a pas d'essuie-tout près du lavabo.

Je retourne à ma place. C'est étonnant, mais il n'y a personne dans mon wagon. Et pourtant, ce train vient d'autres villes avant la mienne. Sans doute de l'avoir pris en pleine semaine, en pleine journée, cela fait que je me retrouve seul avec ma solitude. Même les contrôleurs se font discrets, absents comme la thune dans mes poches à trous. Je ne sais pas s'ils vont (se) pointer à ce voyage. Il arrive qu'il n'y ait personne, et qu'on ait composté son billet un peu « pour rien », pour avoir bonne conscience en quelque sorte,

parce qu'on pourrait faire le voyage gratos (dans ce pays, on doit sans doute payer assez de taxes pour avoir des allers-retours gratuits, et pas seulement dans le fondement). Tout ce qu'on a à perdre dans ces moments-là, c'est de l'argent. Et là, je n'en ai pas sur moi. Je ne suis même pas sûr d'avoir mon portefeuille ou une pièce d'identité. Je n'ai pas fait attention avant de partir. Je vérifie quand même, c'est bon.

Soudain, une jeune femme bien habillée se pointe dans le wagon, sans valise ni sac. J'ai peur quelques secondes, avant de la voir s'asseoir deux rangées avant la mienne. Elle a des écouteurs, donc elle ne m'entend pas soupirer devant ses yeux que je crois bleus saphir, brillant avec l'éclat des lumières artificielles du train. Au-dehors, il a l'air de pleuvoir encore davantage. Des cordes d'amarrage.

Sur mon téléphone, je suis spammé de demandes d'où je suis, sans que je ne puisse répondre. Je ne dois pas. Auquel cas on viendrait me chercher, et mon souffle aventurier s'étoufferait dans un carcan de fausse sécurité, égoïste par moment, puisqu'on me voudrait sédentaire pour ne pas s'inquiéter de ma présence au mauvais endroit, au mauvais moment.

Bref, le train avance vers ma destination, et je remarque que la jeune femme me regarde fixement, de temps à autre. J'essaie de ne pas croiser ses yeux dans les miens, pour éviter le sourire béat d'un abruti en adoration pour des prunelles inconnues. Puis, elle se lève et s'avance vers moi.

— Salut.

— Bonjour ! lancé-je avec l'air de la découvrir.

— Excuse-moi de te déranger, tu pourrais me prêter un peu ton chargeur, j'écoute de la musique et j'attends un appel important, mais je n'ai presque plus de batterie.

— Ouais, ouais, prends, tiens, lui dis-je en tendant le fil.

— Je peux m'asseoir ici ?

– Ouais, s'tu veux.

– Moi c'est Jeanne. Et toi ?

– Marc.

– Enchantée, Marc.

– Moi pareil. T'écoutes quoi comme genre de musique ?

– Un peu de tout, mais surtout du hard métal, du rock et parfois du jazz.

– Du jazz ? Cool ! Tu connais Coltrane ?

– La base ! Psalm 4, tu connais ?

– Un peu, mais j'écoute surtout After the rain.

– Ah... un peu tristounet, nan ?

– Je ne sais plus trop, je l'ai tellement écoutée... Elle me rappelle mon adolescence.

– J'aime aussi Miles Davis, ou Otis Redding.

– Je connais, rétorqué-je, mais j'écoute moins. Pourtant, niveau Davis, j'ai la discographie complète...

– Sérieux ? Tu l'as sur toi ?

– Hum... Attends je regarde.

Je tapote mon téléphone pour aller checker mon compte Google musiques, et je remarque qu'entre les albums de Keen'V, je trouve bien quelques sons du Davis. Je lance la playlist, et on écoute les chansons ensemble. On est au calme. Personne pour nous déranger ni pour nous dire de baisser le volume parce qu'on préfère entendre un gamin piailler... Je commence à m'assoupir, et je crois que mon invitée aussi. J'entends les arrêts. Poix-Terron, Rethel... et enfin Reims, dans un demi-sommeil. Elle, elle est complètement endormie.

– Hey ! Jeanne !

– Hum ?

– Tu t'arrêtes où ?

– Hmmm... Rethel, on est arrivé ?

– Ben plus qu'arrivé, on est à Reims !

— Oh, merde ! sursaute-t-elle.

Elle débranche son téléphone, saute jusqu'à son ancienne place, puis cherche quelque chose. C'est une sorte de dossier, posé sur le plateau devant ses yeux. Elle le prend, puis décolle du train à toute allure. Elle bourre furieusement le bouton d'ouverture de la porte du train.

— À plus, Marc, j'suis dans la mouise !

— Ben... À plus.

Personnellement, je suis désolé pour elle. Si j'avais su, je lui aurai demandé et l'aurai réveillée en temps voulu. Je m'arrête quand même trois petits arrêts plus loin, à Champagne Ardenne TGV. Là, c'est blindé de monde. Dans vingt-cinq minutes, un train pour Paris Est. Je l'attends, dans un vacarme assourdissant entre les trains qui arrivent, qui partent, et les bavardages environnant qui m'assourdissent. J'arrive à taxer une clope et gagne deux euros en aidant une Rémoise âgée à porter sa valise jusqu'au quai voulu, une pièce gagnée pour me prendre un petit casse-croûte au distributeur. Un paquet de six barquettes Lu, et il ne me reste que 20 centimes ! Quelle arnaque dans les gares... Déjà que je suis épais comme un sandwich SNCF, m'avait-on dit...

Le train arrive maintenant dans 10 minutes, et c'est un TGV, donc il mettra à peu près une heure, une heure et demie pour arriver à Paris.

Je tourne en rond, sans valise (juste avec mon cabas de fringues) et sans doute... sans projet non plus ! Je fixe l'horloge comme si je fixais celle de la fin du monde et qui trembloterait en hésitant sur la dernière seconde...

Ouf, le train arrive à quai, et c'est la ruée pour trouver une place. D'autant que je n'ai pas de siège attiré, sans billet pour la place 26 côté fenêtre... ou le siège 69 destination tête à queue ! Bref, je suis en stress, je guette une place, et espère qu'elle ne sera pas prise.

Je vois tout le monde s'embarlificoter les pattes avec leurs gros sacs, valises et autres vélos, qu'en sais-je !? Je reste debout près de la porte, et attends le signal du départ. Je suis à trois poils près au milieu du train. J'entends un long sifflement. Puis une voix féminine de me dire qu'on s'en va pour Paris. Là, je vais à gauche en face de l'entrée... Je crois n'en plus finir jusqu'au moment où je vois une place double qui n'est pas prise. Je m'y assois, et m'endors, tranquillement, de la musique dans les oreilles.

Quelques kilomètres plus loin, c'est l'heure des contrôleurs et pour moi, l'heure de la belle prune bien mûre. Le gars voit bien que je suis un vagabond, donc il aurait tendance à me foutre dehors pour éviter que je ne fouille discretos dans les sacs pour me faire un butin, mais il a un bon fond, et me laisse me rendormir, jusqu'à la gare de l'est. Je rêve d'un monde où un garçon noir donnerait la main à une fille blanche... Là, c'est encore facile. Je comprends que ce n'est qu'un rêve lorsque je réagis sur la connerie qu'on gagne en devenant adulte. Quand j'ouvre un œil, je vois tout le monde consacré à son propre univers, comme si les autres n'existaient pas. Mais si, toi le jeune sur ton ordi avec ton Star Wars piraté, je te vois. Et toi, la ménagère de moins de cinquante ans impliquée dans des sondages à la con, je vois bien que le trajet est long avec tes gamins turbulents. Et toi aussi, la michto snap chien #TrueLife #NoFilterMonCul. Je vous vois tous, et personne n'en a rien à foutre de personne.

2 NOVEMBRE

J'arrive à la gare Paris Est. C'est immense ! Par endroit, j'ai l'impression d'être dans un palais de marbre, de dorures et de cristal ! Dans la gare même, les magasins de toutes sortes s'enchaînent et je pense qu'on peut y trouver de tout. En sortant du train et du quai, en montant un escalator, j'ai même croisé un piano. Il y avait en un à la gare principale de chez moi, mais il a été enlevé, je ne sais pourquoi. Là, un vieil homme joue la *Lettre à Élise*, devant un parterre d'une vingtaine de personnes, certaines sur des sortes de tabourets pous. Une fois la mélodie terminée avec brio, quelques pékins s'en vont, sans même un au revoir, un clap des mains, une petite pièce, je n'en sais rien ! Il n'empêche que le vieux, inébranlable, joue une seconde mélodie que je ne connais pas. J'ai réagi trop tard pour applaudir, et suis trop peu patient pour attendre la fin de la nouvelle. Aussi je claque trois fois des mains, fortement, tout le monde me regarde, et je me casse, sous quelques ricanelements étouffés de parigots ingrats.

Je ne connais pas Paris et ne sais pas du tout, mais vraiment pas du tout où aller, alors je choisis les grands, les célèbres, les fameux, les « au prix de l'expresso cher, sa mère, je vais claquer ma paie pour un jambon-beurre »...

Les Champs-Élysées, pala, pala, pa ! Au soleil, non, mais sous la pluie, ni à midi, ni à minuit, mais au crépuscule naissant.

J'utilise Google Maps pour me repérer jusqu'à cet endroit. Je prends la rue de Provence, puis Roquépine jusqu'à longer Matignon pendant une éternité ! J'essaie de courir tellement vite dans l'avenue Montaigne que je suis stoppé dans ma course par un flic qui me demande mes papiers. Il voit que je suis carolo, je lui explique que je suis un touriste de passage, il me fouille, je n'ai rien, allez, circulez, y a rien à voir ! Etc. jusqu'à destination ! Il fait déjà nuit, j'ai dû mettre plus d'une heure pour arriver ! Si j'avais su, j'aurais venu quand même, probablement, mais j'aurais grugé un taxi...

Enfin, je ne regrette pas le voyage. Qu'elle est belle cette avenue, de nuit, quand la pluie s'arrête, avec au bout, le magnifique arc de triomphe. Je visite longtemps. Par moment, un Pakistanais avec un caddy rempli de conneries m'arrête et me demande d'acheter des trucs, comme des tours Eiffel miniature, des parapluies, des perches à selfies... Non mais est-ce que j'ai la gueule à avoir la bouche en cul de poule pour avoir des likes sur Instagram ou nourrir ma « Toy Story » Snapchat ? On se fout vraiment de ma gueule, des fois. En plus, je n'ai que ma carte bleue, et elle est presque raide avant l'arrivée de la maille vers le 5.

Je trouve quand même, et par un hasard total, un McDonald's dans une rue pourrie et adjacente, où les prix sont à peu près les mêmes qu'ailleurs. Je prends un triple cheese avec un grand coca, et un muffin chocolat-caramel. Un café aussi, servi plus tard. Une fois délesté de ma passion pour la malbouffe américaine (je jure que celui qui ira aux toilettes après moi n'ira pas deux fois...), je sors du fast-food et continue ma route dans le vide, jusqu'à trouver un banc, où je m'allonge. Je m'endors, le cabas sous la tête. Parfois, je me réveille quelques minutes, sorti de mon sommeil par quelques noctambules qui discutent en passant, puis je regarde le réverbère au-dessus de moi, comme un soleil artificiel au milieu d'étoiles lointaines.

La pluie reprend, et pas qu'à moitié ! Une drache à vous désosser sans crier gare ! En quelques minutes, je suis trempé... ben justement, jusqu'aux os, et j'essaie de m'abriter sous une porte cochère. J'espère ne pas être expulsé de mon abri de fortune à coup de balai ou de rouleau à pâtisserie dans la tronche.

Et puis, miracle, je vois une assez vieille camionnette passer et s'arrêter devant toutes les personnes dehors. Je sais ce que c'est, ce qu'ils sont. Ce sont les maraudeurs de la Croix-Rouge, pour les SDF. Est-ce que je vais y passer ? Je ne sais pas. Je suis juste un voyageur resté dehors pour la nuit... Ils s'arrêtent quand même, et je ne pipe mot tant je suis tremblant de froid sous ma veste.

— Bonsoir, je ne vous dérange pas ? s'approche une dame dans la quarantaine.

— No... Non, pas du tout !

— Comment vous appelez-vous ?

— Marc.

— Bonsoir Marc, moi c'est Sonia. Marc comment ?

— Marc Sette.

— Et vous venez d'où ?

— Ardennes.

— Ah... belles forêts par là-bas, j'ai une cousine qui y habite, il paraît que c'est magnifique. Qu'est-ce que vous faites dehors par un temps pareil ?

— Je voyage.

— Vous voyagez ? Sans bagage ? Quel âge avez-vous ?

— 22 ans.

— Bien. Vous voyagez depuis longtemps ?

— Non, juste depuis le début d'après-midi.

— Et vous ne croyez pas que vous seriez mieux chez vous ?

— Ben... Je n'ai pratiquement plus de chez moi, j'ai donné mon préavis et j'ai donné mes meubles.

– Sur un coup de tête ?

– Oui, fais-je dans une moue dépitée.

– Vous comptez rester combien de temps ?

– Juste aujourd’hui, ce soir. Dès demain, je visite encore un peu les environs et je reprends le train.

– Bien, murmure-t-elle avec la bouche de travers. Vous avez besoin de quelque chose ? Des vêtements propres, une couverture ?

– Je veux bien une couverture. Pour les fringues, j’ai ce qu’il faut, lui dis-je en désignant mon cabas du doigt.

– Et un bol de soupe, ça vous dit ? Tomate et vermicelles.

– Ah oui, je veux bien, ça va me réchauffer ! souris-je.

– Je vous apporte ça.

Elle s’éloigne quelques instants, parle avec ses collègues et ramène ce qu’il me faut. Une bonne couverture, et une bonne soupe bien chaude.

– Je sais que c’est compliqué, mais vous savez qu’il y a des refuges pour ne pas rester dehors ?

– Ben, c’est que je les connais pas...

– Il y en a un pas très loin d’ici, vous voyez la rue, là ? Vous tournez à la première à droite, puis tout droit jusqu’à un stop, là vous prenez à gauche jusqu’à un feu tricolore, et c’est à une centaine de mètres.

– D’accord.

– Bon, je vais vous laisser, tâchez de passer une bonne nuit.

– Merci.

Puis le camion s’en va. Je n’ai pas l’intention d’aller dans une pension pour SDF. Quelqu’un de malade depuis un moment pourrait avoir besoin de ma place. Je préfère me changer en m’entourant de ma couette puis de me mettre en position semi-assise, pour dormir jusqu’au lever du jour.

Au matin, je suis réveillé par des bruits de clés dans une porte. C’est là où je suis. Aussitôt, j’emporte mon barda le plus loin pos-

sible, puis j'improvise une place pour la couverture dans mon cabas avant d'aller en balade.

Je me rends à la tour Eiffel. Impressionnante, pour une tour de fer. Elle a quelque chose d'industrialo-beau malgré les Pakpak à ses pieds, même sous le brouillard qui cache à ma vue son sommet.

Je me demande s'il faut payer pour la visiter, pour regarder Paris de haut... C'est fort possible. Je n'y suis jamais allé, alors je ne tente pas le coup, je prends quelques photos avec mon téléphone presque à plat de batterie, puis je m'en vais. Direction la gare Montparnasse. Je n'ai plus de batterie, je demande mon chemin à chaque coin de rue. On finit par m'indiquer une bouche de métro et un arrêt pour y arriver. Là-bas, l'endroit est surchargé de monde. Pas un siège de libre. Il y a peut-être des dizaines, des centaines de personnes assises par terre ou sur leur valise. Il n'y a pas non plus, évidemment, une place de libre avec chargeur, mais je reste à l'affût. Je me dis que lorsqu'un train ou deux seront annoncés, des gens se précipiteront pour avoir une place. Je dois donc éviter de prendre les premiers trains en partance.

J'attends plus d'une heure avant qu'une prise se libère. Je saute dessus et charge mon téléphone. 47 appels manqués, presque une centaine de messages de partout, de tout le monde. J'envoie juste un SMS à ma mère pour qu'elle dise à tout le monde de ne pas envoyer un avis de recherche, de disparition, que je vais bien, même si j'ai faim, et que je suis parti assez loin en vacances. À vrai dire, je suis à moins de trois heures de voiture de chez moi, mais qui sait où cette aventure me mènera. Peut-être en Espagne, au Portugal...

Je suis obligé d'éteindre mon téléphone en charge puisqu'on me harcèle de toute part, malgré mes directives.